

n'ai rien à donner à la marchande de ballons. Alors que faire ? Comment répondre, communiquer ma compassion ? Comment aider ? je commence à jouer avec elle. Nous partageons cet instant de plaisir du jeu, le jeu des sensations, celui de tenir, d'agiter, de peser "la légèreté" du ballon, d'écouter les vibrations provoquées par les perles à l'intérieur. Les ballons, c'est son gagne-pain, mais là ils sont détournés de leur fonction. L'espace d'un instant, ils sont autre chose pour elle qu'une marchandise, qu'une demande : les ballons redeviennent ballons d'enfant pour des plaisirs innocents.

Les petits ont oublié pour un temps de mendier et s'agglutinent autour de nous avec les passants hilares. La séparation est brève, tendre, ponctuée d'un dernier essai de mendicité, sans y croire, comme par jeu».

Chez les clowns indiens, le rapport à la mendicité n'est pas simple non plus. Des passants les prennent même pour des occidentaux, avec leurs vêtements hétéroclites mais venus d'Europe, leurs visages fardés de blanc. Et étrangement, les clowns indiens n'ont plus des comportements typiquement de chez eux. Ils jouent les touristes visitant l'Inde, faisant toutes sortes de photos avec leurs appareils de clowns, comme s'ils découvraient eux aussi pour la première fois la vie indienne.

Yatin, jeune comédien dont c'est la toute première sortie clowne, est à son tour dérouté par un enfant qui lui demande sa poupée -marotte. " Je ressentais de la sympathie pour cet enfant, de la compassion à un point que je ne peux pas décrire. Je cherchais mon enfance dans cet enfant, peut-être pourrais-je l'atteindre, pensais-je, mais cela semblait impossible sur un temps si court. L'enfant est reparti déçu. En le voyant s'éloigner je me suis senti un clown imparfait ". Voici un nouveau petit clown indien que le nez a rendu étranger dans son pays, plus sensible et plus ouvert à la misère, à l'enfance, à sa propre enfance.

Que dit la police ?

Notre couple clown Claude-Bahawana s'est lancé dans des aventures en duo. Madame fait son caprice chez le marchand de bonbons et Monsieur lui achète une glace pour la calmer, sous les yeux rieurs des vendeurs.

Un peu plus loin, le couple croise une voiture de police à l'arrêt. Bahawana, armée de sa balayette, a entrepris de faire le nettoyage de l'intérieur de la Jeep, par la vitre ouverte de la portière avant ("flip" des accompagnateurs !). Claude : «Je me suis interposé, sans la moindre hésitation, entre elle et les policiers, quatre gigantesques moustachus en uniforme, qui n'avaient pas l'air d'apprécier du tout ces velléités ménagères».

«J'ai attiré doucement ma partenaire pour l'expédier vers d'autres victimes moins susceptibles, désamorçant les montées d'adrénaline guerrière par je ne sais quels artifices clownesques. Un grand plaisir m'envahit à la vue du changement d'expression des responsables de l'ordre public visiblement rassurés, souriants, et à demi-décontractés. Dans les yeux des témoins du moment, j'ai lu tour à tour l'amusement, le suspense, l'inquiétude puis le soulagement et la joie «déçue», comme si un moment ils avaient espéré que ça tourne mal, mais quand même soulagés de cette issue».

Bahawana a dit ensuite avoir été fière d'oser ce qu'elle n'aurait jamais pu réaliser sans son nez, un pied de nez à la police toute-puissante, une belle provocation. Les policiers sont très susceptibles en Inde et réagissent souvent brutalement, n'hésitant pas à user de leurs longs bâtons contre la population.

Claude écrira ensuite : «Les expériences que j'ai vécues en clown sont dans ma mémoire et modifient mon comportement. Mon regard ne fuit plus celui du policier, du passant ou de la mendicante, je leur souris, je me sens plus proche d'eux. Je me sens bien là, naturellement avec eux, les autres. Et dans la difficulté ou le conflit, mon clown est là, et sans nez, je peux aller chercher le soutien de cet autre moi-même».

Clowns en Inde

Rire et jouer de nos différences

Jean-Pierre BESNARD et Béatrice FORET*

L'Inde, vous connaissez ? Et le Rajasthan ? Des chameaux qui bouchent la ruelle dès le matin, des échoppes de 3 mètres carré, des nuées de 3 roues et de deux roues modèles uniques, des vaches paisibles au milieu des voitures, de la fumée, des parfums enivrants et des odeurs âcres juste à côté, des coups de klaxon stridents, des vendeurs avec le magasin sur le bras, des routes défoncées, des camions bariolés, 45° à l'ombre, l'encens des temples, les robes safrans des moines renonçant, la vie effrénée, les castes... C'est dans ce grand chaos que nous avons entraîné des Français depuis 4 ans.

«Théâtre, humour et communication»... Caravane Théâtre fait voyager ce trio dans divers pays, l'Inde tout particulièrement.

Le premier pas en Inde dans cette recherche, nous l'avons franchi en 1997 avec la troupe de Théâtre de l'Opprimé Jana Sanskriti, dans la région de Calcutta. Connue au cours de rencontres internationales de théâtre, cette troupe fait un travail remarquable autour des problèmes sociaux indiens.

Nos nouveaux amis nous faisaient une demande précise : aider les Jokers, les animateurs de spectacles de Théâtre de l'Opprimé à être plus à l'aise dans leur communication avec le public.

Nous savions que le clown, avec sa façon d'exagérer, de montrer avec le corps, sa façon naturelle, sa nécessité de prendre le public dans son regard, de jouer avec lui leur apporterait beaucoup pour créer la relation avec le public, animer les débats et motiver les spectateurs à venir sur scène.

Notre stage de clown-théâtre a réuni 16 Indiens et 3 Français : déjà une belle bande ! L'atelier a vite révélé la difficulté qu'ont les Indiens à montrer

leurs sentiments, leur pudeur à jouer avec leur corps et le corps des autres. Ils ont un jeu d'acteur assez introverti, ou au contraire en surjeu, avec des attitudes assez figées. En revanche, nous avons contacté leur légèreté physique, leur grâce corporelle, leur agilité, leur vivacité, leur énergie vitale bien ancrée dans la terre et bondissante, leur élégance à se draper dans les tissus de couleur, leur sens du rythme, leur musicalité.

Tout se déroulait à merveille tant et si bien qu'au bout du troisième jour, dès la deuxième improvisation, Christian enlevait Sheema et Chotto emportait Béatrice sous les yeux des amants éconduits. La rencontre franco-indienne était lancée sur les chapeaux de roue et pendant les pauses les Indiens parlaient avec un air malicieux de l'importance du «body contact»...

A l'issue de la rencontre, les participants étaient très impressionnés par la liberté que ce genre de travail leur avait amené. Nous, nous avons beaucoup retiré au contact de cette force quasi-primale avec laquelle ils jouaient, nous avons été nourris de cet univers envoûtant, riche de nouveautés, de sons, de couleurs, de parfums...

Preuve en était de ce que peut apporter aux uns et aux autres ce genre de rencontre et de travail. L'envie d'organiser d'autres stages-rencontres était née. Nous lançons le concept de «Planète Clowne», «Jouer et rire de nos différences».

Petit saut dans le temps et l'espace : les 3 étés suivants, en 98, 99 et 2000, les rencontres franco-indiennes ont rassemblé connaisseurs et découvreurs du clown à l'autre extrémité de l'Inde : à Jaipur, état du Rajasthan, où nous accueillent nos amis de l'association indienne JKSMS, eux-mêmes investis dans le théâtre de rue. Les stages

*Caravane Théâtre
31330 Le Burgaud
Tel/fax 05 61 57 97 25
E-mail :
carvavth@club-internet.fr

CULTURE
CL(21)WN

sont l'occasion de " mettre le nez dehors ", hors du théâtre, à maintes reprises : sorties clownes dans les bidonvilles, la rue, les jardins publics, dans les rikshaws (taxis à 3 roues), sur les carrioles à chameau, devant les temples, au café... Et donnent lieu à toutes sortes de prolongements, comme en 1999 : en voyage dans le désert du Thar, chacun avait son " chapeau-nez " dans la poche, à portée de main... D'où des impromptus clowns dans le train, avec les petits cireurs de chaussures, les pères de famille ou les militaires, sur les dunes avec des chameliers et des musiciens, dans les villages du désert avec les familles.

Le temps du stage même constitue un terrain d'expérience primordial pour la communication interculturelle, la connaissance des différences culturelles et des rituels de chaque communauté. Georges, clown français, commente ainsi un moment d'improvisation commune dans lequel nos différentes cultures s'exprimaient : " C'était magnifique d'être ensemble comme un fleuve, j'ai vraiment senti une poussée d'ensemble dans un élan créateur, parce que c'est le passage du non-dit au dit et avec quelle puissance ! Ce n'est pas de la caricature, car il y a l'humour. C'est de la démesure. Vous, les clowns indiens, ne nous dites pas vous êtes ridicules, vous nous dites vous êtes comme ça, riez de vous-même. C'est cela que j'ai entendu ".

Et puis, bien sûr, le travail d'atelier débouche inmanquablement sur des sorties clownes (voir articles voisins sur le jardin public et Singhi Basti).

La question-clé prend dès lors une grande importance : comment communiquer quand on n'a pas le même langage ?

Britéo, le clown de Sylvain, donne une des multiples réponses possibles. " J'ai essayé de prendre leurs mots et d'en faire ma musique, de me servir de leurs mots et de mettre mes intentions dessus : assurance, acquiescement, questionnement. Je me sentais en clown " avec eux ". Je prenais des mots des hommes et les prononçais aux femmes et inversement. Il me semble que la poignée que nous étions avait compris comment s'amuser

avec ce jeu car les échanges étaient ponctués d'éclats de rire et de pas en arrière de plus en plus grands ".

Le clown de Claude raconte comment il a, lui, joué avec le langage : " Je suis face à un homme qui me parle en hindi et rit. Ce ne sont pas les trois mots que je lui ai dits dans sa langue qui peuvent lui avoir laissé croire que je le comprends, pourtant il continue à me parler, gesticulant, heureux. Je répète les sonorités que j'entends. Il rit de plus belle. Nous partageons une grosse joie tout simplement pendant une bonne demi-heure ".

De multiples terrains d'expérience

Ces rencontres franco-indiennes sont aussi l'occasion de mener nos recherches sur le clown, avec des objectifs précis :

- Présence de clowns spectateurs dans un spectacle de Théâtre-Forum.
- Clowns et acteurs invisibles (optique de sensibilisation sur des sujets particulièrement tabous en Inde : la sexualité et le sida).
- Clown et prévention santé.
- Clown qui traverse la vie, solitaire et mythique : monte sur un rikshaw, part en visite dans la ville, descend dans les arrière-cours, s'assoit quelques minutes pour regarder une femme faire cuire les chapatis, reprend sa route vagabonde, laisse les enfants faire un bout de chemin avec lui. Nous développons avec nos amis indiens ce personnage voyageur-colporteur clown, griot traînant sa propre légende.

Bien des aventures encore à vivre encore... A l'image de celle-ci : Sylvain témoigne d'un moment fort de rencontre avec le chef du bidonville des artistes, un homme imposant avec sa haute stature, sa chemise safran, son turban et sa fière moustache de rajpoute.

«Il s'est approché de moi et a pris ma tête de clown dans ses bras. Il m'a caressé la tête, je ne sais pas si son intention était de faire comme si j'étais un enfant, une femme, un frère. Ce que je sais, c'est que le baiser qu'il fit sur la joue de Britéo le clown fut très doux pour moi, je l'ai senti 100% tendresse, je me suis laissé faire et

«Là, dans la rue, même ici, il se passe quelque chose d'étrange, je sens les gens s'ouvrir. Souvent cela se traduit par des sourires, des gestes qui deviennent doux presque ralentis. Les plus méfiants ont le sourire gêné, reculent, mais ne fuient pas. Ils mettent une distance, comme si l'émotion était trop forte, un peu comme on tient sa main à bonne distance de la flamme qui nous réchauffe».

«Maintenant je suis heureux, mais plus fort que d'habitude quand je suis l'autre. Soudain un enfant a peur, il pleure. J'ai peur et je sombre dans la tristesse. Pourquoi je suis si sensible ? Puis aussitôt m'envahit une énorme envie de le rassurer, de le câliner... il me sourit».

Des abeilles sur le gâteau

Le cortège sort du théâtre : premier contact avec la rue vrombissante qui sillonne le jardin public, quelques pelouses usées bordées de grands arbres investis par les singes. Enchevêtrement de scooters, vélos, Jeeps, rikshaws, vaches... Foule des promeneurs et des travailleurs de toutes les castes et vêtus de toutes les couleurs : voiles jaune fluo des ouvrières des chantiers, turbans blancs des vieux des villages, chemises à carreaux des étudiants, uniformes bleu et blanc des écoliers...

Tout le monde s'arrête et regarde attentivement les étranges créatures à nez rouge, en gardant la distance. Au bout de quelques temps les gens commencent à sourire mais rentrent très peu en communication. Ils semblent intrigués pour la plupart.

Claude et de Bhawana ont choisi d'être un couple clown. C'est une petite révolution ici : un mariage mixte ! Bras dessus, bras dessous, ils affichent leur tendresse. Ils osent ce qu'aucun couple indien ne se permet en public : se tenir par la main, arranger le vêtement de l'autre, et même s'embrasser. Etonnement des passants : on montre du doigt, on se chuchote à l'oreille. Regards surpris mais bienveillants.

Passé le tourniquet grinçant qui fera un excellent manège, nous voici dans cette enclave du jardin où s'amoncellent toutes sortes d'échoppes miniatures où s'entassent des marchandises colorées. Epiciers, marchands de glaces, de chaï (le thé

indien) et autres breuvages. Quelques vieilles tables en fer-blanc autour du stand du Kiran Kaffee. C'est là que les clowns assoiffés choisissent de faire halte. La foule s'amasse autour d'eux, butinant avec tendresse, réserve et sourire complice ces petits nez rouges comme autant de cerises sur un gâteau.

Assis à la table devant des boissons à bulles, les clowns jouent entre eux, comme un groupe de clowns a tendance à le faire, en oubliant l'effet que produit leur jeu sur les personnes qui les observent. Puis ils quittent le café et s'adonnent à des jeux plus individuels avec les passants.

Déjà se dessinent chez les clowns des façons d'être différentes. Certains sont sur la réserve, d'autres se laissent aller à quelques débordements comme cette clowne française qui met les pieds sur la table du café, donne un bâton à des passants et les laisse se débrouiller avec, hausse les épaules quand des gens ne veulent pas se laisser photographier par son appareil factice. A propos de ce genre de difficulté, Pascale disait, l'an dernier, lors d'une improvisation à l'occasion d'une fête indienne : «Je me suis perdue en moi à jouer le serpent, une femme m'a même chassée. Je suis partie honteuse».

À chacun sa façon de communiquer

Une marchande tente de vendre ses ballons à la clowne de Virginie. Elle tend la main pour recevoir des roupies et de l'autre propose ses ballons. Virginie, toute surprise, comme elle le dira plus tard, d'être considérée comme une touriste blanche en dépit de son personnage de clowne, lui répond à sa manière clowne : elle propose à la vieille femme un baiser en échange mais celle-ci refuse. On ne s'embrasse pas en Inde, surtout avec des inconnus, et encore moins dans les basses castes. Des passants rient de ce manège qui dure quelques minutes.

Sous le personnage ludique, les spectateurs voient bien les personnes : ceci va se vérifier de façon plus positive lors des expériences suivantes (clowns assistant à un spectacle de théâtre-forum...).

Confronté à la même demande, un des clowns français tente d'apporter une autre réponse : «Je

senti comme un bébé tout fragile, comme si je mettais la tête pour la première fois hors de l'eau, comme une bénédiction, je suis alors parti plein de cette tendresse, j'étais énormément heureux. Plus loin, j'ai enlevé mon nez et j'ai fait demi-tour pour l'offrir au chef du bidonville. J'ai retrouvé cette tendresse dans le regard de cet homme. Je suis sorti de là rempli de cette bénédiction».



Au jardin public : petites misères et grands bonheurs d'une première sortie clowne

Dès le troisième jour de stage, les participants ont connu les joies et les frayeurs d'une première sortie hors du théâtre : la «mission» était d'aller au café du jardin public.

7 clowns sur 26 ont tenté l'expérience, 4 Français et 3 Indiens. La consigne était d'agir avec une extrême lenteur, d'éviter de toucher les personnes rencontrées, de ne pas faire de geste brusque, de déambuler en ayant conscience qu'un clown peut faire peur, que les gens peuvent se sentir agressés, dérangés, et trouver les masques des clowns antipathiques. Les stagiaires accompagnateurs suivaient, chargés d'assurer la sécurité.

Il était difficile pour les Français d'intégrer que les Indiens n'ont aucune référence ou représentation sur ce genre de clown. Il ne fait pas partie de l'imagerie collective comme en France, où le personnage du clown à nez rouge est pour le moins associé au cirque, au gag et au divertissement infantin. Les personnages décalés, associés en général au théâtre sacré, sont plus proche du fou du roi que de l'Auguste. Dans un registre plus populaire, les films comiques indiens utilisent des lascars costauds à grosses moustaches. Et si déguisement il y a, dans la rue, c'est en lien le plus souvent avec des événements religieux (jeunes hommes portant le masque du dieu-singe Hanuman, chars de telle déesse, etc.). Ici, personne n'attend d'un clown qu'il fasse rire !

Cette première sortie a suscité beaucoup de questions chez les Français surtout et réfréné certains galops et enthousiasmes débridés !

Les préparatifs sont fébriles : trac et excitation mêlés. Nous modérons les maquillages que l'on souhaite légers et harmonieux.

Un clown français raconte sa préparation pour ce premier saut dans l'inconnu : «Devant la glace, j'efface mon image, mon visage avec du fard blanc. Un peu de rouge sur les joues et je mets mon nez... je n'existe plus. Je est un autre. Seul au milieu des autres, vide et serein, je marche et je passe la porte. Je suis dehors...».

«Là, dans la rue indienne, ce n'est pas moi qui perçois mais un autre moi, mon moi-clown. Un regard neuf, innocent, qui se pose enfin sur les choses et les gens de ce pays si différent. Et ces gens qui m'entourent me regardent autrement, pas comme ils regardaient l'autre, mon autre moi de touriste blanc traversant la foule à grandes enjambées, celui d'avant... d'avant le nez».

«Je me souviens de ce policier, visiblement contrarié par l'arrivée des clowns. Son regard anxieux croise le mien, devient réprobateur, puis étonné et enfin amusé. L'ombre d'un sourire caché derrière une grosse moustache, des doigts qui vont gratter sous le béret, là où ça fait du bien et un corps qui vacille dans l'uniforme kaki de la certitude».